

# Notes sur le Maître Corot à Mantes

Par Georges DESCHAMPS (architecte à Mantes-la-Jolie)

J'avais seize ans lorsque mon regretté père m'annonça, à ma grande joie, que sur l'invitation de MM. Christian et Maurice Robert<sup>?</sup>, propriétaires du grand immeuble qui se trouvait au n° 1 de la rue Nationale, à Mantes, il nous était offert de venir contempler les fresques murales exécutées par le grand artiste peintre, Camille Corot.



*La maison Robert, vue depuis la rue Nationale*

J'ai toujours gardé un souvenir très vivace de cette visite; elle fut, pour mon père et moi, une révélation, d'autant plus qu'elle n'était strictement réservée qu'à des Mantais épris d'œuvres remarquables.

Le peintre Corot, ami de cette vieille et très honorable famille mantaise, y était accueilli et il passait, de temps à autre, quelques jours dans ce bel hôtel particulier.

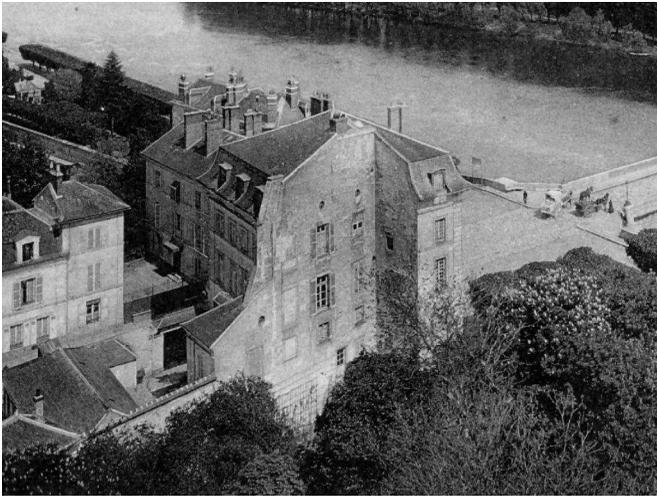
Cette communication, proposée sous ce format par le site *Mantes histoire*, fut présentée lors de la séance des Amis du Mantois du 14/06/1956, puis publiée sous cette référence:

DESCHAMPS (Georges), *Notes sur le Maître Corot à Mantes*. Le Mantois 7 — 1956 (nouvelle série) : Bulletin de la Société « Les Amis du Mantois ». Mantes-la-Jolie, Imprimerie Mantaise, p. 11-15.

<sup>?</sup> Eugène Alfred Christian (1849-1926) et Adrien Jean Maurice (1853-1925) sont nés dans cette maison (n° 206 à l'époque). Ils sont fils de François Parfait, juge d'instruction, originaire de Bonnières, et de Marie Adrienne Eugénie l'Évesque, elle-même fille d'Eugène Guy, qui fut maire de la ville. Au sujet des L'Évesque, voir *Une vieille famille française, les l'Évesque et La guerre de 1870 dans le Mantois* par Guy Martin. [NDÉ]

On peut penser qu'au cours de l'un de ces séjours à Mantes, il a peint le vieux pont de Limay, que l'on peut admirer au musée du Louvre.

L'inclémence du temps ayant obligé momentanément le maître à interrompre son œuvre, il s'était retiré dans une petite pièce de la propriété de MM. Robert, dénommée la salle de bains. On jouissait dans cette salle, d'une échappée sur la façade de la collégiale par une baie ouverte, côté rue Montéclair. L'artiste Corot, infatigable travailleur, ne pouvait rester inactif. Il entreprit de peindre sur deux faces murales de cette pièce, deux fresques sur toute la hauteur des parois, et sur la troisième face une autre peinture dans l'espace formant la hauteur des linteaux de la croisée, en re-tombée du plafond.



*La maison Robert, vue depuis Notre-Dame  
(d'après une carte postale de C.M.)*

Les deux principales fresques étaient coupées par une porte de communication pratiquée sur un dégagement dans le mur. Elles étaient peintes directement sur les enduits en plâtre, sans aucune trace de préparation.

Elles représentaient une forêt vierge exotique, peuplée de nombreux animaux, singes, reptiles, batraciens, apparaissant parmi une luxuriante arborescence, et des lianes.

Je fus à la fois émerveillé et surpris, car j'imaginai que Corot ne peignait que des paysages de France ou d'Italie; j'avais déjà admiré en effet ses œuvres originales et des reproductions de ses tableaux.

Mes jeunes yeux curieux me poussèrent à rechercher la signature du peintre. N'ayant rien découvert, M. Maurice Robert ayant deviné ma pensée, me dit amicalement: «La signature du Maître? elle se trouve dans l'angle inférieur, à peine apparente, et représente un petit lapin blanc; c'est ainsi que Corot signait parfois ses œuvres».

Une autre fresque, de dimensions plus réduites, représentait une vue de Venise. Toute la belle lumière du ciel, du canal et des bâtiments y vibrat intensément et ma vue ne pouvait s'en détacher.

Après les décès de MM. Christian et Maurice Robert, des dispositions testamentaires édictées par ceux-ci léguèrent l'ensemble de ces peintures murales au musée du Louvre.

Or, en juin 1928, je ne pensais pas que je me trouverais amené à participer au transfert de ces œuvres. Suivant les décisions prises par M. le Conservateur en chef du musée du Louvre, je fus convoqué par cette haute personnalité pour recevoir les instructions en vue de la mise à exécution.

Ce fut une opération qui s'avérait à l'avance extrêmement délicate, comme vous pouvez l'imaginer. Elle fut réalisée avec la collaboration et le concours autorisé de grands spécialistes de Paris, auxquels vinrent s'adjoindre deux entrepreneurs locaux très qualifiés, MM. Jean Guilbert, pour la maçonnerie, et Fernand Leduc, de Rosny-sur-Seine, pour la charpente.

Le programme de marche établi avec soin, voici comment se déroulèrent les opérations.

Au préalable, nous avons déterminé, après recherches, la composition du gros œuvre. Nous nous trouvions en présence de pierres de taille, moellons durs, sur la façade; de cloisons de distribution intérieure en pan de bois de chêne, remplissage du colombage en plâtre, lattes de chêne fixées sur une membrure en chêne, reliés par des assemblages et des rappointis et gros clous en fer forgé à larges têtes. Enfin, sur l'ensemble un enduit de plâtre cuit au bois, très dur, supportant la pellicule des peintures murales?

Après sondages, il n'apparut pas de traces d'humidité, ni de corruption des bois incorporés.

---

? L'immeuble datait de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. [NDÉ]

*Première opération* : Protection des surfaces murales, application de papiers spéciaux encollés directement sur les peintures, exécutés par des ouvriers spécialistes de Paris.

*Deuxième opération* : Étaieement complet des planchers et solives en bois du plafond, blindage des baies, établissement de chevalements pour support des gros murs de façade et cloisons intérieures.

*Troisième opération* : Blindage des parois verticales au pourtour de la pièce; matelassages intérieurs et extérieurs au moyen de panneaux pleins en bois et garnissage protecteurs.

*Quatrième opération* : Découpage des murs et cloisons, verticalement et horizontalement, au pourtour de la pièce, au niveau du sol et du plafond.

*Cinquième opération* (une des plus difficiles): Renversement simultané des éléments découpés au moyen d'appareils de lavage, ripage, roulage, transport, mise en place et chargement sur véhicules. Enfin, départ pour Paris.

Toutes ces opérations furent exécutées dans le plus grand calme et sang-froid, sans heurt, avec toute la conscience professionnelle des patrons et ouvriers qui y participèrent, car la moindre fausse manœuvre risquait de compromettre l'ensemble des œuvres importantes qui se trouvaient entre leurs mains.

Il convient de leur rendre à nouveau un lointain hommage.

La première phase était terminée pour les Mantais.

La deuxième phase restait à entreprendre par des ouvriers spécialistes de Paris. Ils eurent pour mission de procéder à une œuvre de patience et de délicatesse infinie et d'une habileté peu commune pour désagréger tous les éléments de matériaux si divers constituant la construction ancienne, jusqu'au moment où devait apparaître la pellicule des peintures si précieuses.

La reconstitution de la petite salle de bains, munie des fresques a été effectuée et existe au musée du Louvre.

\*  
\*\*

J'ai pensé que des souvenirs du grand artiste Corot pourraient être évoqués, lui qui fut « le poète des paysages de France ».

Le grand artiste Jean-Baptiste-Camille Corot est né à Paris en 1796, et il est mort en 1875. Parmi les maîtres de la peinture moderne, il en est peu dont l'originalité soit faite d'un ensemble de qualités plus charmantes. Mélange de vérité et de rêves, son œuvre nous présente l'image des paysages de chez nous, reflétée par une âme de poète.

L'impression de silence, de repos, de tendresse qui se dégagent de ses œuvres, c'est le grand bienfait que nous devons à Corot. À mesure que s'éloigne la rumeur du passé, la figure du poète nous devient plus chère. Les peintres de son époque se plaisaient à le nommer affectueusement « le Père Corot ».

Il naquit à Paris, en 1796, tout bonnement près du ruisseau de la rue du Bac.

«Le ruisseau de la rue du Bac!», quand on songe à ce cri de M<sup>me</sup> de Staël, la personne la moins idyllique du monde, on est surpris que la vocation d'un peintre de la campagne soit éclore dans une arrière-boutique de cette voie étroite et bruyante.

Théophile Gautier dit, en parlant de Corot: «Il a été bercé sur les genoux des nymphes». «Mais c'est la pure vérité!» s'écria le peintre, en prenant ce propos. «La boutique de maman était le rendez-vous des grâces». M<sup>me</sup> Corot tenait au coin du quai un magasin de modes; c'est elle qui coiffait tout le Faubourg Saint-Germain. Un chapeau de femme, c'est déjà de l'art. On s'explique qu'une fois au moins, un grand artiste soit issu d'une mère exerçant une profession si fleurie de goût.

La nature! il la trouve partout charmante comme elle est, où qu'elle soit. «On ferait des chefs-d'œuvre sur la Butte Montmartre», disait-il. Et puis il y a la lumière, comment une forme s'enveloppe d'air, comment elle se comporte au jour, la reçoit et la réfléchit. Il y a là pour un peintre une mine de joie inépuisable. Quel que soit le sujet apparent, une cathédrale connue comme celle de Chartres, le bord d'un chemin, un moulin, une allée, une rue, un pont, un champ, un vallon, un bois, une mare, c'est toujours par Corot, le poème de la lumière.

Avril venu, il n'y tenait plus, il voulait savoir, d'après sa propre expression, «comment les feuilles des saules se tiennent l'air».

C'était toujours le même bonhomme, dans son petit logement de garçon, rue de Paradis-Poissonnière. D'aspect rond et cordial, en blouse maculée de couleur, fumant la pipe, il arborait seulement, au lieu du béret de voyage, le bonnet de coton rayé qui lui donnait un air de maire villageois.

D'ailleurs, toujours alerte, au travail dès le lever du jour, toujours une chanson aux lèvres, et ne s'interrompant que pour avaler une soupe apportée par sa vieille bonne, sur le coup d'onze heures.

L'admirable «*Matinée*», exposée au Salon de 1850 est la date de Corot. L'artiste s'est transformé, une métamorphose singulière se produit dans sa conscience. Son interprétation de la nature devient plus personnelle; tantôt une clairière, une île, une prairie au bord d'un étang, avec les gaz diaphanes qu'exhalent les marécages. Un demi-jour, le crépuscule de l'aube, ou celui qui précède le charme des naissances ou l'épanouissement de la lumière baignent de transparences toutes ces choses légères.

L'artiste jette sur son tableau le voile des heures indécises il estompe, efface et noie la réalité comme un impalpable fluide. Ces émotions sont traduites dans un de ses chefs-d'œuvre, *le Village de Sin-le-Noble*, datant de 1873.

Il était un grand travailleur, s'imposant une discipline envers ses œuvres, et est resté sans défaillance jusqu'à quatre-vingts ans, se retrouvant à chaque printemps, plus «*enfant*» que jamais devant l'éternelle nature.

«*Quand je la vois, s'écriait-il, je me mets en colère contre mes tableaux*».

«*Je ne peins pas la nature, disait-il, je peins le frémissement de la nature*».

Le peintre Rafaelli, le vit un matin, dans les bois des environs de Ville-d'Avray, qu'il appelait «*les bois Corot*», nu-tête et en blouse bleue, copiant une petite prairie. Mais Rafaelli vit avec surprise que, sur le tableau, la prairie se trouvait transformée en étang. «*Jeune homme, répond le vieillard sans se retourner, je suis ici depuis ce matin, il est dix heures, le soleil pique, j'ai éprouvé le besoin de me rafraîchir, j'ai mis de l'eau dans mon tableau*».

Jamais son père ne put le prendre au sérieux. «*Vous croyez, demandait-il aux camarades de son fils, vous croyez que Camille a du talent?*». Et Camille baissait la tête, tout penaud.

Dans sa famille, on continuait à le traiter en petit garçon. Un jour, dans un banquet offert par ses admirateurs, le garçon lui servit une aile de poulet: «*Ah! mes amis, s'écria le vieux peintre, à la maison, je n'avais pas l'habitude d'être gâté ainsi; qu'on me donne le pilon*».

Cette bonne humeur fut sa revanche de trente ans d'injustice. Il était le boute-en-train des maisons où il était reçu, cultivait le calembour, au dessert chantait la romance.

Mais ce qui achève de le peindre, c'est son inépuisable bonté; sa vie tout entière ne fut qu'une longue bienveillance pour tous ses confrères; l'argent qu'il gagnait par son travail servait, pour la plus grande part, à soulager des infortunes avec le désintéressement le plus profond, c'était la providence des camarades en détresse. On sait comment il secourut le grand et pauvre Daumier, devenu aveugle et infirme, et menacé d'être expulsé de la petite maison où il s'était retiré à Valmondois. Corot acheta la maison, envoya les titres à Daumier et n'ajouta que ce billet: «Maintenant, je défie ton propriétaire de te mettre à la porte».

Ainsi, en quelques traits rapides, tel fut le grand artiste Corot. C'est pourquoi, nous avons toujours de l'affection pour lui. Son œuvre est celle qui correspond le mieux à notre sentiment de la campagne.